

politique en permettant d'attribuer à l'adversaire une responsabilité et une incapacité totales. Ces mots deviennent des commodités rhétoriques, chargées d'images reçues du passé ou des mythologies. Ils importent plus par ce qu'ils dissimulent — notamment, la nostalgie d'une tradition protectrice de l'ordre, ou l'impuissance partielle à penser et gouverner le mouvement — que par ce qu'ils expriment et provoquent. Les études consacrées aux périodes de transition, et à la culture qui s'y façonne, ruinent ces interprétations simplificatrices. Le retour de curiosité pour Weimar et sa modernité a fait apparaître le double aspect de ces temps où s'accomplit un tournant : d'une part, une décadence ; d'autre part, une éclosion simultanée de nouvelles et nombreuses possibilités ; des ruptures, des dislocations, des effacements, donc l'oubli et l'évolution vers le désordre, mais aussi des fluctuations et des générateurs de nouveauté ; des formes et de l'ordre autres, en devenir, qui n'étaient pas nécessairement destinés à la réalisation fatale qui fut la leur<sup>3</sup>.

Bien qu'elle puisse devenir elle aussi une commodité, un alibi et un passe-partout explicatif, l'interprétation par la crise est moins fragile que la précédente. La philosophie, l'histoire, la science lui ont donné un statut, une certaine validité. J'ai déjà évoqué son emploi sociologique depuis le moment où Saint-Simon en a fait l'accoucheuse de la nouvelle discipline. Dans ses applications actuelles, elle contribue à un profond changement des représentations du social. La crise n'est plus seulement perçue à partir du dysfonctionnement, elle est aussi reconnue en tant qu'épreuve affectant la capacité du système et des acteurs à se définir, à s'organiser en quelque sorte par auto-connaissance. Elle rend plus incertaines et moins opératoires les cosmologies sociales, et cette moindre emprise contribue à la fois à une méinterprétation et à un mésusage qui l'entretiennent ou en accentuent l'acuité. La conscience de crise ne la fait évidemment pas paraître, mais elle introduit un effet de renforcement. Les incertitudes et les complexités nouvelles qui en résultent conduisent progressivement à la découverte d'un monde dont l'ordre devient de moins en moins pensable dans les formes inadéquates qui ont été héritées ; la conscience de désordre s'intensifie et fait voir toute chose sous les aspects de la dispersion, de l'aléatoire et du peu de maîtrise. Le désordre contemporain est *dans les têtes*, et non pas seulement dans les situations auxquelles chacun se trouve confronté.

Un correctif est apporté lorsque la crise est moins appréhensive, décrite comme génératrice et révélatrice d'une société malade qu'en

tant qu'exaspération ou manifestation extrême du mode normal d'existence du social. Elle contraint à ne plus dissocier ordre et désordre, structure (ou organisation) et mouvement, équilibre et déséquilibre. Elle révèle que la construction du social, sa production continue, s'effectue sur une assise mouvante. Elle accentue cette caractéristique : l'ordre social n'est pas un acquis, il n'accède fort heureusement jamais à l'état d'achèvement de l'inerte ; il impose, à un niveau de complexité très supérieur, la question qui est déjà formulée par la logique du vivant, celle du rapport de l'ordre à l'activité. Dans la mesure même où le mouvement de la modernité progresse en extension et en durée, c'est le sentiment d'un ordre défait, de formes en continue instabilité, qui cependant prévaut. La crise ne prend plus l'aspect d'un phénomène conjoncturel — ce qui permettrait d'en prévoir le terme — et la société se trouve qualifiée de « molle, floue ou fluide ».

Cette imagerie se traduit en plusieurs figures dont je ne retiendrai ici que les deux principales. L'une renvoie au niveau technologique, à ce qui a, en longue durée, établi l'ordre social sur une matérialité résultant de la conjugaison de la nature, du savoir-faire et de l'instrument. Avec les nouvelles techniques, cette assise apparaît à la fois comme productrice d'un ordre de plus en plus complexe et d'un désordre soit catastrophique, soit pervers. Dans le premier cas, il s'agit des risques jusqu'à présent peu actualisés, mais à effets de désastre, qui résultent des industries nucléaires, chimiques et biologiques. Le désordre s'accomplit alors en processus d'auto-destruction. Dans le second cas, il prend plus banalement — néanmoins avec des conséquences de moins en moins négligeables — la forme de la *panne*. Les systèmes nés des technologies avancées, intégrés, automatisés, gouvernés par des programmes informatiques d'une complexité croissante, deviennent de plus en plus vulnérables. Et leurs grandes pannes peuvent être spectaculaires, autant que néfastes par les conséquences en chaîne qu'elles entraînent. Les faits sont incontestables ; ils donnent crédit à l'image de la société fragile, vulnérable, alors que formée selon un ordre logico-experimental fort et en voie de généralisation. Plus celui-ci progresse, plus semble se développer une civilisation de la panne dont la dégradation — par incapacité de répondre à ses défis — ferait une civilisation de la catastrophe.

L'autre figure se constitue à partir de la mise en pièces d'une représentation de l'ordre social presque entièrement liée à la considération des classes, premier principe d'ordre et de désordre selon l'interprétation un temps dominante déjà mentionnée.